

AU NOM DE L'UNIVERS

GILLES VERRY



Gilles Verry

Au nom de l'univers

© Gilles Verry, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5644-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

L'enthousiasme est à son comble en ce vendredi après-midi de mars dans les bureaux du 36, quai des Orfèvres : l'équipe d'inspecteurs sous les ordres du commissaire Verney vient d'arrêter un malfrat après deux ans d'enquêtes et de filatures.

Ce truand nommé Vito, petit-fils du parrain de la pègre sicilienne, rejoint le grand banditisme à l'adolescence. Arrêté en 2006 après avoir commis une dizaine d'attaques de banques à main armée et six meurtres, dont celui d'un policier, il est incarcéré à la prison de la Santé, ayant écopé de la perpétuité. Il s'évade au bout de quatre années de détention, au cours d'un trajet vers le tribunal où il devait comparaître pour des méfaits antérieurs, non jugés avant sa condamnation. Les moyens mis en œuvre pour son évasion font couler beaucoup d'encre : attaque aux armes lourdes et explosifs du fourgon qui le transporte et des véhicules censés le protéger. Finalement, quatre policiers sont tués et plusieurs passants grièvement blessés. Verney s'est juré ce jour-là de retrouver Vito et de lui régler son compte, et ce à n'importe quel prix.

Le commissaire Verney, affecté à la brigade anticriminalité depuis plus de vingt-cinq ans, en est devenu un pilier incontournable et rares sont ceux qui passent à travers les mailles de son filet. Sa corpulence imposante et son visage au teint mat, puissant et buriné avec un regard dur, coupent court à toute discussion lorsqu'il a pris une décision ou donné un ordre. Passé la cinquantaine, c'est encore un bel homme et sa chevelure brune est un atout supplémentaire à son charme. On ne lui connaît pas de compagne, il a toujours mené sa vie en solitaire. Pour lui, le quotidien d'un policier est incompatible avec une vie de famille. Hiver comme été, il porte des vêtements légers de style sport associés à des chaussures italiennes toujours bien cirées. Il n'a jamais froid. Le blouson de moto en cuir noir posé sur la plage arrière de son véhicule reste un mystère, personne ne l'ayant jamais vu le porter.

— Messieurs, toutes mes félicitations pour cette opération qui a porté ses fruits. Et bravo à vous, surtout, Lefèvre, vous avez fait preuve d'audace. Ou est-ce le résultat de la désinvolture et de l'insouciance qui vous caractérisent ?

— Merci, patron. Un peu des deux. Ça a marché, c'est le principal, non ?

— Oui, vous avez raison. Allez, les gars, on va fêter ça chez Lucien. Lefèvre, arrêtez de m'appeler « patron », car le patron, il est là-haut, au troisième étage.

— Ah ! justement, je l'ai croisé, il veut vous voir. Il vous attend dans son bureau.

— OK, j'y vais. Je vous rejoins plus tard, ça ne devrait pas être long.

Une odeur âcre et puissante de fumée de cigare envahit le couloir, Verney pousse une porte capitonnée de cuir. Un homme de taille moyenne tiré à quatre épingles, les cheveux poivre et sel coiffés en arrière, des lunettes rectangulaires calées sur le bout du nez, se tient là assis derrière un magnifique bureau de l'époque napoléonienne. Verney n'aime pas cette pièce qui ne lui rappelle pas que de bons souvenirs. Son caractère entier a souvent été la cause de divers écarts de comportement ou de propos limites envers sa hiérarchie durant sa carrière, se soldant systématiquement par une remise en place houleuse.

— Bonjour, Verney, assoyez-vous. Vous voulez boire quelque chose ?

— Je ne dis pas non pour une bière.

— Tenez, c'est de la rousse irlandaise. À la vôtre, Verney !

— À la vôtre, patron !

— Alors, vous l'avez enfin coincé ! Chapeau ! Comment avez-vous fait ?

— À chaque fois qu'on était sur le point de le loger, il nous filait entre les doigts comme une anguille. Nous étions dans l'impasse jusqu'à ce que Lefèvre fasse une perquisition chez un trafiquant de faux papiers au cours de laquelle il découvre une photo de Vito et une adresse dans le fourbi de l'interpellé. Le quartier et la petite maison de Sarcelles sont surveillés jour et nuit par nos équipes et, au bout d'une semaine aux environs de 20 heures, le jackpot : deux imposants 4x4 passent devant le portail. Les plaques d'immatriculation correspondent à celles de véhicules volés, Lefèvre nous en informe immédiatement. Nous n'étions pas sûrs à ce moment-là que nous avions le gros poisson à portée de main, mais nous savions que nous n'allions pas non plus rencontrer des enfants de chœur. La suite, vous la connaissez, puisque c'est vous qui avez appelé le juge afin qu'on puisse agir la nuit même, avant qu'ils nous

fassent de nouveau faux bon. Tout s'est déroulé très vite, la neutralisation et la sécurisation du quartier, l'intervention du GIGN en un temps record, trois de ses hommes de main sont abattus et, à 4 heures du matin, Vito est arrêté. Dites, pour Lefèvre, si on pouvait lui éviter ce blâme et cette mise à pied d'une semaine... Cette perquisition n'a pas été faite dans les règles, je l'avoue, mais finalement...

— Pour Lefèvre, je vais voir. Bon sang ! Il le sait que nous n'avons pas le droit de réaliser une perquisition sans mandat. Je dois tout de même reconnaître que ça a payé. Du bon boulot, Verney. Je vous ai d'ailleurs convoqué pour vous remercier ainsi que toute votre équipe, mais pas seulement...

— Je me disais aussi...

— Ne commencez pas, Verney, vous ne savez pas encore de quoi il s'agit. Vous serez à la retraite dans un an, n'est-ce pas ?

— Oui, dans quatorze mois.

— J'ai un service à vous demander. Je m'adresse au meilleur élément de mon unité. Faire l'éloge de votre professionnalisme me prendrait trop de temps. En fait, je compte sur vous pour remplir cette mission.

— La dernière fois que vous m'avez parlé ainsi, je me suis retrouvé dans une galère pendant six mois à Marseille. Vous m'envoyez où cette fois-ci ?

— Je ne vous envoie nulle part, vous restez ici, cependant quelqu'un vient rejoindre notre équipe. Je m'en serais bien passé, croyez-moi, mais les ordres viennent de très haut. Notre ministre a une nièce qui est commissaire à Marseille depuis une dizaine d'années et dont le palmarès est déjà joli. Pour des raisons personnelles qui restent un peu vagues et visant une carrière de prestige, elle a sollicité son cher oncle pour accéder à notre brigade. Et j'ai pensé à vous pour l'accompagner dans ce challenge, vous avez toutes les connaissances et l'expérience requises pour cela. Alors, vous êtes d'accord ?

— Ai-je vraiment le choix ?

— Merci, Verney, je savais que je pouvais compter sur vous. Elle arrive demain soir à la gare de Lyon à 22 heures, vous irez la chercher. D'accord ?

— Et en plus, il faut que je fasse le taxi, bravo !

— Allons, Verney, un peu de courtoisie, s'il vous plaît. Et vous ne m'envoyez

pas Lefèvre la chercher !

— OK, patron, je suppose que je dois aussi lui faire visiter Paris.

— Votre humour est très limite, Verney. Allez, je vous souhaite un bon week-end de repos bien mérité, et encore merci pour ce bon boulot. Je dois appeler le juge Coubert pour l'incarcération de Vito.

— Bonsoir, patron !

— Bonsoir, Verney !

Le commissaire pousse la porte de la brasserie, l'ambiance est aux chants et éclats de rire.

— Bonsoir, monsieur le commissaire !

— Bonsoir, Lucien, j'ai un petit creux, j'espère que tu as encore quelque chose à me proposer.

— Petit salé aux lentilles, poulet grillé, pot-au-feu, tajine d'agneau...

— Je préférerais une salade à l'italienne et avec ça, tu me sers un petit vin léger.

— Oh là ! commissaire, vous avez un coup de blues, je vous apporte ça tout de suite.

— Sers-moi un double bourbon en attendant !

— OK, commissaire, ça marche !

Lefèvre s'est aperçu de l'arrivée de Verney, il vient s'asseoir à sa table, une bière à la main. Verney lui résume brièvement la situation, avale son bourbon et se met à manger.

— Vous voulez que je vous accompagne demain, patron ? Elle est comment ?

— Tenez, j'ai une photo !

— Ouah ! canon !

— Bon, je vous arrête tout de suite. Chasse interdite, OK ?

— OK, patron. Si on ne peut plus blaguer...

— Allez, trinquons, à la vôtre, à notre réussite d'aujourd'hui et à toutes les autres passées et à venir.

— À la vôtre, patron !

— J'irai tout seul la chercher. Allez rejoindre les autres, et pas un mot sur tout cela pour l'instant. Je finis mon dîner et je vous retrouve.

Verney rentre chez lui à 4 heures du matin, il jette un coup d'œil à la photo de sa prochaine partenaire et s'endort tout habillé sur son canapé.

2

Samedi 25 mars 2011, 22 heures. Le TGV est pile à l'heure. Verney s'avance en dévisageant tous les voyageurs sortant du train. Les minutes passent et le quai se vide, il se demande s'il a noté le bon horaire, il attend encore un instant et s'apprête à partir. Il se retourne pour se diriger vers la sortie, une jeune femme se tient là avec deux valises à ses pieds. Verney marque un temps d'hésitation, il découvre une recrue beaucoup plus belle que sur la photo. Un jean serré, un pull turquoise en laine, un blouson de cuir et des tennis blanches habillent sa silhouette de mannequin. Son visage bordé de cheveux châtain clair coiffés à la garçonne, ses yeux verts en amande, ses lèvres pulpeuses et son visage piqué de taches de rousseur la rendent irrésistible.

— Monsieur le commissaire Verney ?

— Oui, c'est moi !

— Bonjour, monsieur le commissaire, c'est sympa d'être venu me chercher.

— C'est normal. Bienvenue à Paris, commissaire Bellini. Élisabeth Bellini, c'est bien ça ? Et appelez-moi Verney. Les « monsieur le commissaire », ce n'est pas mon truc.

— D'accord, monsieur le commissaire.

— OK, je vois. Je vous dépose à un hôtel ?

— Non, je vais habiter un appartement dans le 8^e. Le meilleur ami de mon oncle nous le prête, mon compagnon préfère garder notre maison dans le Sud pour le moment. Ensuite, si je réussis ici, nous nous installerons définitivement dans la région. C'est au 96, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

— Entendu, c'est parti !

— Vous êtes obligé de conduire si vite ?

— Ah ! pardon, c'est l'habitude. Ça va aller comme ça ?

— Là, on n'avance plus. Mais...

— Vous connaissez Paris ?

— Non, je suis originaire de Lyon. J'y ai d'ailleurs suivi mes études, à l'École nationale supérieure de la Police.

— Félicitations ! C'est une école très cotée. Et votre compagnon, il fait quoi dans la vie ? Vous avez des enfants ?

— Dites, c'est un interrogatoire ? Non, nous n'avons pas d'enfants, mon compagnon n'en désire pas. Il a vingt ans de plus que moi et il voyage beaucoup dans le monde entier. Il est à la tête d'une ONG internationale et on ne se voit pas souvent. Voilà, ça ira comme réponses ?

— Toutes mes excuses, j'ai été un peu trop curieux.

— Ça va aller, monsieur le commissaire, vous avez eu une réaction normale. Et vous, alors ?

— Moi, célibataire endurci. En fait, parler de moi, ce n'est pas mon truc. Nous voilà arrivés. Si vous n'avez rien de prévu demain, je vous emmène visiter Paris et ensuite nous déjeunerons chez Lucien, c'est notre cantine. Vous verrez, ses plats sont succulents. Et puis nous passerons voir votre bureau dans les locaux de la brigade.

— Super ! Avec plaisir !

— Je passe vous prendre demain matin vers 10 heures, c'est bon pour vous ?

— Ça me va très bien. À demain et bonne nuit, monsieur le commissaire.

— À demain, Bellini !

Le lendemain, Verney est comme à son habitude en avance d'une trentaine de minutes et attend au pied de l'immeuble de la jeune recrue. Il est surpris de la voir frapper à la vitre.

— Bonjour, monsieur le commissaire, je vous ai vu arriver, je n'allais pas vous faire attendre.

— Bonjour, Bellini, vous avez passé une bonne nuit ? Et, s'il vous plaît,